Le corps lesbien a disparu.

Je l'ai cherché partout.

Sous la couette roulée en boule, sous l'oreiller. Sous l'autre oreiller. Sous le lit. Derrière mes étagères. Dans l'interstice entre le lit et le grand fauteuil rouge. Sous les coussins du canapé.

Dans les cartons de la salle de bains, que je n'ai pas fini de ranger. Il y avait là *Les Guérillères*, *Déséquilibres synthétiques*, *Grand corps malade*, *Dans ton cul*, mais pas Le corps lesbien.

J'ai cherché dans la cuisine, et dans la salle de bains. Près de la baignoire.

Dans le bac à linge sale. Côté linge blanc et côté linge coloré. J'ai commencé à paniquer.

J'ai appliqué le conseil de ma grand-mère qui me disait toujours « rappelle-toi où tu l'as vu la dernière fois. »

C'est là que j'ai buggé.

Car je n'ai pas vu le corps lesbien dans un seul endroit.

Je l'ai vu dans tellement de lieux, que je ne sais plus où je l'ai vu en dernier.

Je l'ai vu incarné des centaines de fois. Je l'ai vu jouir.

Je l'ai vu en colère. Je l'ai vu ivre. Je l'ai vu ivre de colère. Je l'ai vu crier. Ecarter ses narines et ravaler ses larmes. Je l'ai vu dans tous ses états.

Je l'ai vu marteler la rue de ses milliers de pieds, je l'ai entendu crier des slogans avec ses milliers de bouches, je l'ai vu rassemblé. Je l'ai vu dispersé par les gaz lacrymo de la police. Je l'ai vu en stages d'autodéfense. Je l'ai vu en soirées. Je l'ai vu danser des centaines de fois. Je l'ai vu passer par toutes les couleurs.

Je l'ai vu manifester en fauteuil roulant. Je l'ai vu dresser des barricades. Je l'ai vu tagguer les murs. Je l'ai vu réclamer ses mortes, et se décoloniser.

Je l'ai vu rassembler ses archives. Je l'ai vu vieillir, je l'ai vu se renouveler, par génération spontanée. Je l'ai vu se reproduire avec des gamètes de cliniques belges, espagnoles, norvégiennes.

Mais je l'ai d'abord cherché. Longtemps. Je cherchais déjà le corps lesbien à vingt ans dans le métro parisien. Je guettais les signes. Les indices du corps lesbien. Il m'est arrivé de descendre à la même station que deux inconnues et de les suivre dans les couloirs du métro juste pour en avoir le cœur net : sœurs, ou amantes ? amies ou amoureuses ?

« Deux femmes qui se tiennent la main »…

Les artefacts qui ne trompent pas. La boucle d'oreille arc-en-ciel, voilà. Ou le porte-clef arc-en-ciel. Ou le bandana arc-en-ciel noué au poignet (plus rare). Ou le piercing au sourcil. Ou le sourcil rasé. Le septum. La coupe asymétrique. La crête. Ou tout ça à la fois.

Je sais quel goût a le corps lesbien.

Je sais le goût qu'a le corps lesbien après avoir descendu un frigo lesbien pendant un déménagement lesbien, le corps butch qui a descendu le frigo sur quatre étages parce que l'honneur butch est une chose importante, le corps butch qui se fait un tour de rein en serrant les dents, sans rien dire, juste la perle de sueur qui glisse le long de la tempe butch et s'étire au fil de la mâchoire serrée. Je sais le goût qu'a la goutte de sueur, et celle du creux de l'aisselle, et du creux de l'aine.

Je sais l'odeur du corps lesbien quand il se prépare à sortir en soirée et que se mêlent les muscs, les vétivers et les senteurs florales de celles qui portent du vernis et des cheveux longs et qui ont un radar à corps lesbiens quand bien même elles passent sous le radar, elles, sous le gaydar, corps lesbiens inaperçus, corps invisibles, corps prédatés habitués à ça, qui se disent au moins c'est pas à moi qu'on pète la gueule dans la rue. On pète la gueule au corps lesbiens, on a pété la gueule à deux des corps lesbiens que j'ai aimés, moi on ne me pète jamais la gueule. Jamais.

Je sais le regard sur les corps lesbiens.

Je sais les stratégies d'évitement des corps lesbiens dans l'espace public. Quand leur main lâche la mienne au moment opportun. Je sais la colère des corps lesbiens. Quand leurs mains serrent la mienne et leurs sourcils se froncent, leur mâchoire se durcit, le regard qui affronte. Evalue. Jauge la situation.

Le corps lesbien sait instinctivement quand ça craint, quand ça risque de chauffer, quand il faut prendre la tangente, changer de wagon dans le métro, traverser la rue et changer de trottoir. Des fois, le corps lesbien pète les plombs et casse un rétroviseur d'un coup de latte et hurle « *allez bien vous faire foutre* ». Le corps lesbien a l'habitude de prendre des coups. Le corps lesbien est vénère. Le corps lesbien est fatigué, vieux comme le monde même à vingt ans, même avant sa naissance, le corps lesbien est comme une armure après plusieurs batailles, le corps lesbien n'a pas froid aux yeux mais le corps lesbien connaît la peur.

Je sais le goût qu'a le corps lesbien une fois qu'il a commencé à s'injecter de la testostérone. Je sais que le corps que j'aime, n'oublie pas qu'il a été un corps lesbien, le corps que j'aime garde la mémoire dans chacune de ses cellules de ce que c'est que d'être un corps lesbien, le corps que j'aime vous emmerde avec sa barbe et sa fourrure, ses pecs en double slash, sa voix qui a mué, le corps lesbien résiste (« *Prouves que tu existes !* » dit-on à certains corps lesbiens). Le corps lesbien n'est pas toujours né avec un vagin, le corps lesbien n'appartient à la catégorie femme que si ça lui chante, le corps lesbien est multitudes, on ne se remettra jamais du corps lesbien.

La rate, le foie, le cœur, les viscères, les poumons, la vésicule biliaire, le rectum, l'anus, la nuque, la muqueuse buccale, l'occiput, le septum du corps lesbien.

Le piercing au sourcil du corps lesbien.

Les tatouages du corps lesbien.

La coupe asymétrique du corps lesbien.

La nuque rase du corps lesbien.

L'anus solaire du corps lesbien.

Le syndrome du côlon irritable du corps lesbien.

La nicotine dans les poumons du corps lesbien.

Le trouble anxieux du corps lesbien.

Les crush, les gueules de bois du corps lesbien, ses descentes, ses highs, ses *trips*, ses tripes tordues mille fois à la sortie du bar, du club, de la boîte de nuit, de la marche de nuit, du festival, du centre LGBTQIA+, de la dernière date Tinder du corps lesbien, de la soirée de lancement du corps lesbien, du vernissage du corps lesbien, du repas de famille du corps lesbien.

Au repas de famille on déguste l'intimité du corps lesbien. En famille. D'abord on le regarde arriver, on le jauge, on l'évalue. Le corps lesbien se ramasse, palpite, le corps lesbien a avalé un anxio en prévision du repas de famille où on va le disséquer, l'exposer, soupeser ses organes, ses chances de reproduction (« *la PMA est passée mais il n'y a pas assez de donneurs en France, vous allez faire comment ?* ») son célibat affiché perpétuel officiel (« *si je vous présentais mes meufs vous n'auriez pas le temps de retenir leurs prénoms* »), ou bien on adopte la compagne du corps lesbien (« *C'est une fille super* ») ou bien le corps lesbien cache sa compagne (« *ma famille c'est compliqué, tu t'entendrais pas avec* »).

Il y a des montagnes de corps lesbiens dans des centaines de milliers de placards dans des centaines de milliers de maisons de famille. Il y a beaucoup, beaucoup, beaucoup de secrets de famille qui cachent le corps lesbien. Le corps lesbien est le mieux planqué de la famille. Ou celui qui s'en prend le plus plein la gueule au dîner. (« *Ah tu ne manges plus de viande ? Elle est dans une secte je te dis.* »).

Le corps lesbien prend cher, le corps lesbien est habitué. Le corps lesbien souvent n'a plus de famille autre que sa famille choisie, la famille des clubs, des festivals, des bars, des dates Tinder, des soirées, des boîtes et des marches de nuit, des espace-temps habités par d'autres corps lesbiens. Des centaines de milliers de corps lesbiens sur une plage en Grèce chaque été. Des centaines de milliers de corps lesbiens sur les pelouses du Victoria park à San Francisco marchent vers la fierté. Des centaines de milliers de corps lesbiens s'activent sur l'application de rencontre, sur les pages des livres de dizaines de librairies qui ont des rayons dédiés au corps lesbien et parfois même des vitrines, sur les comptes en ligne, les trends, les fils d'actualité, le corps lesbien a son propre algorithme, sa propre bulle informationnelle.

Le corps lesbien prend de la place. Comment peut-on perdre le corps lesbien ?

Comment peut-on perdre le corps lesbien dans sa propre maison. Peut-être que j'ai perdu le corps lesbien à l'extérieur. Peut-être que je l'ai perdu dans le tram. Ou sur une chaise à l'université, ou peut-être que je l'ai posé quelque part dans un magasin au moment de rendre la monnaie et que je l'ai laissé et que quelqu'un d'autre a trouvé mon corps lesbien. Je n'ai pas encore lu la postface. La postface inédite de la version poche du corps lesbien. J'ai perdu le corps lesbien avant d'avoir lu la postface. J'ai perdu le corps lesbien chaque fois que je me suis perdue, chaque fois que j'ai oublié qui j'étais. La première fois je me suis rasé le crâne, j'en avais marre que personne ne voie le corps lesbien que j'habite, il fallait signifier officiellement au monde extérieur que la rate, le foie, le cœur, les viscères, les poumons, la vésicule biliaire, le rectum, l'anus, la nuque, la muqueuse buccale,

l'occiput de ce corps sont lesbiens. Je n'ai pas fait de piercing au sourcil mais au nombril. Ça n'a jamais cicatrisé.

Je muscle mon corps lesbien, je me suis fixé un objectif d'un jour sur deux, en cadence, mon corps lesbien soulève de la fonte dans une salle emplie de corps gays et de corps hétérosexuelles, mes biceps, mes triceps, mes pecs, mes fessiers, mes épaules, mes quadriceps, mes genoux prennent cher surtout, mon corps lesbien sera musclé mais assez vite sur les rotules.

Mon corps lesbien approche la ménopause, mon corps lesbien ne fabrique plus assez de muscle, mon corps lesbien aura quand même des restes glorieux, mon corps lesbien sera glorieux jusqu'à la mort dans ses plis et ses chairs de corps lesbien vieillissant, j'ai toujours aimé les vieux corps lesbiens. La peau est plus douce, la peau fanée est plus douce et a plus d'histoires à raconter que la peau tendue des jeunes corps. J'aime voir les jeunes corps dans la rue en masse la nuit, (« *La rue elle est à qui ? elle est à nous !* »). Je ne désire pas les jeunes corps lesbiens mais j'aime les entendre et les lire, les regarder dire leur jeune histoire qui s'inscrit dans les traces des vieux corps lesbiens, qui bouscule parfois les vieux corps lesbiens, qui oublie parfois les tonnes de fonte que les vieux corps lesbiens ont soulevé avant elles, mais il y a toujours de la fonte à soulever, laissons faire les jeunes corps lesbiens, reposons nos rotules.

Quand les jeunes corps lesbiens auront repris la rue, nous irons balader nos rotules sur la place publique pour dire que la rue est aussi aux vieux corps lesbiens.

Un jour, je suis allée voir une ancienne. Une lesbienne qui a été lesbienne longtemps avant moi. Je voulais savoir comment elle faisait, elle, pour reconnaître d'autres corps lesbiens, à son époque. Moi je galérais à reconnaître des corps lesbiens. C'était l'année où je suivais des filles dans le métro parisien, dès que je voyais un duo qui se tenait la main, pour avoir le cœur net : amies ou amantes ? sœurs ou amoureuses ? (« *Deux femmes qui se tiennent la main…* »)

Elle m'a répondu : le sac à dos, et le pantalon. Les cheveux courts. Signes, codes de reconnaissance. Le corps lesbien est un corps de randonneuse urbaine. Le corps lesbien a les mains libres et la démarche ample. Le corps lesbien peut courir si nécessaire, quand il faut courir, le corps lesbien ne perd pas de temps en brushing. J'ai contemplé les bas-résille, les talons hauts, la jupe trapèze et les cheveux longs (et blonds) de mon corps lesbien, et je me suis dit que si je le croisais dans la rue, je ne le reconnaîtrais pas. Je me suis rasé les cheveux peu de temps après. Un gars m'a dit que ça m'allait bien. Il m'a draguée. J'avais raté ma mue de corps lesbien. J'ai continué quand même de chercher mon corps lesbien.

Et puis j'ai rencontré les corps lesbiens de Lora, de Pascale, de Corie, de Maud, de Karine, de Joyce, de Jenny, de Flaz, la multitude des corps lesbiens qui se disent et s'écrivent depuis d'autres marges que le mien. Ces corps lesbiens m'ont forcé le respect. Je suis allée voir le corps lesbien de Joyce à l'hôpital après son opération. J'ai mangé des gâteaux avec Joyce dans sa chambre d'hôpital et je l'ai vue manger sa douleur avec un visage fatigué et un regard serein, et je lis ses poèmes et je sens, dans l'acéré et la tendresse de ses mots, son amour du corps lesbien. De tous les corps lesbiens.

Je sais la douceur de Pascale et la sagesse de Lou, je sais l'uppercut des mots de Lora qui brûlent les pages, je sais le prix des seins du corps lesbien de Corie (« *Et mes seins, tu les aimes, mes seins ?* », pour me faire sourire*)*. Je n'ai pas le droit de parler à la place des corps lesbiens de mes sœurs trans, je les aime. Je les sais. Je les vois. Je les entends faire nombre, je les entends proférer le corps lesbien, je les entends faire corps, je les vois redéfinir les cadres de perception de ce qu'est le corps lesbien et lui donner ses lettres de noblesse, au fer et à la plume.

Je ne peux pas raconter à leur place, les histoires qui sont accrochées à chacun de leurs gestes, des mémoires de leurs peaux. Mais je sais que chacune d'entre elles a plus de courage que moi. A plus de force que moi. Et je me rappelle ce débat dans ce festival lesbien en non mixité en 2005, puis le même débat en 2009, puis je ne sais plus en quelle

année, toujours le même débat sur la place des femmes trans dans les lieux lesbiens, et je voudrais cramer le souvenir de ce débat qui n'a pas lieu d'être. Il n'y a pas de débat. Car il n'a pas lieu d'être.

Je repense à mon regard qui glisse et qui accroche sur les corps lesbiens. Mon regard qui reconnaît maintenant un corps lesbien, à pas grand-chose. Juste à la manière de croiser le regard, ou de croiser le fer dans certaines situations où les corps lesbiens n'auraient pas lieu d'être.

Le corps lesbien est partout. Je le retrouverai quand j'aurai cessé de le chercher. Je lirai sa postface.